

Le proche et le lointain

Yvon Rivard

Numéro 775, novembre–décembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (2014). Le proche et le lointain. *Relations*, (775), 18–21.

Le proche et le lointain

S'ouvrir à l'infini, c'est la réponse naturelle à l'énigme de l'existence. Un pont entre soi et l'autre.

YVON RIVARD

L'auteur est romancier et essayiste

Il y a des mots qui font peur parce qu'ils renvoient à quelque chose qu'on peut difficilement supporter, dont on ne sait que faire parce qu'ils sont trop grands, ne disent rien, n'expriment rien d'autre que le désir de tout dire, et ne désignent finalement que ce qui échappe à toute pensée. *Infini, transcendance, absolu*, nous ne pouvons penser que si nous nous détournons de l'abîme que ces mots ouvrent en nous; mais si nous nous en éloignons trop, nous risquons de sombrer en nous-même, comme dans une pensée sans objet, sans dehors.

Gaza, Irak, Syrie. J'écris ces lignes en plein milieu d'un été meurtrier; j'essaie de comprendre d'où vient toute cette violence qui s'empare des êtres et des peuples; je me demande pourquoi nous n'avons pas encore réussi, après des siècles de labeur et de grandes cultures, à vivre en paix sur cette Terre, à faire de ce monde un bien commun. Je regarde l'homme détruire ses enfants, ses femmes, ses maisons, aussi bien que le ciel et la terre, et je me dis qu'on ne peut détruire ainsi les êtres et le monde que parce qu'on ne les voit pas, qu'on ne les voit plus, qu'on a perdu la distance qui permet de voir. Kafka écrit: «L'étincelle qui constitue notre vie consciente doit jaillir d'un pôle à l'autre par-dessus l'abîme qui sépare les contraires, afin que l'espace d'un éclair nous apercevions le monde» (Gustav Janouch, *Conversations avec Kafka*, 1978). La vie et la mort, le temps et l'éternité, l'être humain et la nature, l'individu et la collectivité: toute notre vie se déploie entre ces contraires dont la conscience perçoit la nécessité. D'où l'étrange aphorisme de Kafka: «Dans le combat entre toi et le monde, second de le monde» (*Les aphorismes de Zürau*, 2010).

La paix, c'est apprendre à vivre en désaccord, c'est la rencontre des parties en dehors d'elles-mêmes dans l'intuition du tout. Les vérités et les valeurs se changent en armes dès qu'elles cessent de tendre vers leurs contraires comme vers leur face cachée, dès qu'elles cessent d'être un mouvement vers l'autre pôle et se crispent, figées au bord du mystère. Toute guerre naît de la peur d'être autre, de la volonté de défendre ce qu'on est et ce qu'on possède, ce qu'on est confondu avec ce qu'on possède. Dans cette perspective, attaquer, c'est se défendre; coloniser, c'est agrandir sa propre maison, c'est faire en sorte que le soleil ne se couche jamais sur notre empire: «La guerre ne fait que prolonger

cette autre guerre qui a nom concurrence, et qui fait de la production elle-même une simple forme de lutte pour la domination; [...] la guerre ne fait que reproduire les rapports sociaux qui constituent la structure même du régime, mais à un degré beaucoup plus aigu» (Simone Weil, *Réflexion sur la guerre*, 1933).

Toute violence naît de la peur d'être seul (la guerre: moyen désespéré d'entrer en relation avec l'autre), de la peur d'être livré à ce qui nous manque (le capitalisme: l'accumulation de biens comme signe d'élection divine) qui n'est, au fond, que la peur de mourir, d'être jeté dans l'inconnu que nous repoussons, dans le lointain colonisé par nos valeurs et nos biens.

La seule façon de ne pas être détruit par cette peur, c'est paradoxalement de seconder «l'ennemi», de s'ouvrir à l'autre, comme le fini se jette dans l'infini. Pour voir surgir ce bien commun qu'est le monde entre nous, il faut aimer le monde entre nous plus que nous. Pour aimer le monde, il faut désirer qu'il ne finisse pas, de la même façon qu'on ne peut aimer quelqu'un qu'en acceptant la distance qui toujours nous en sépare, qu'en désirant que l'être aimé existe même sans nous, continue de vivre après nous.

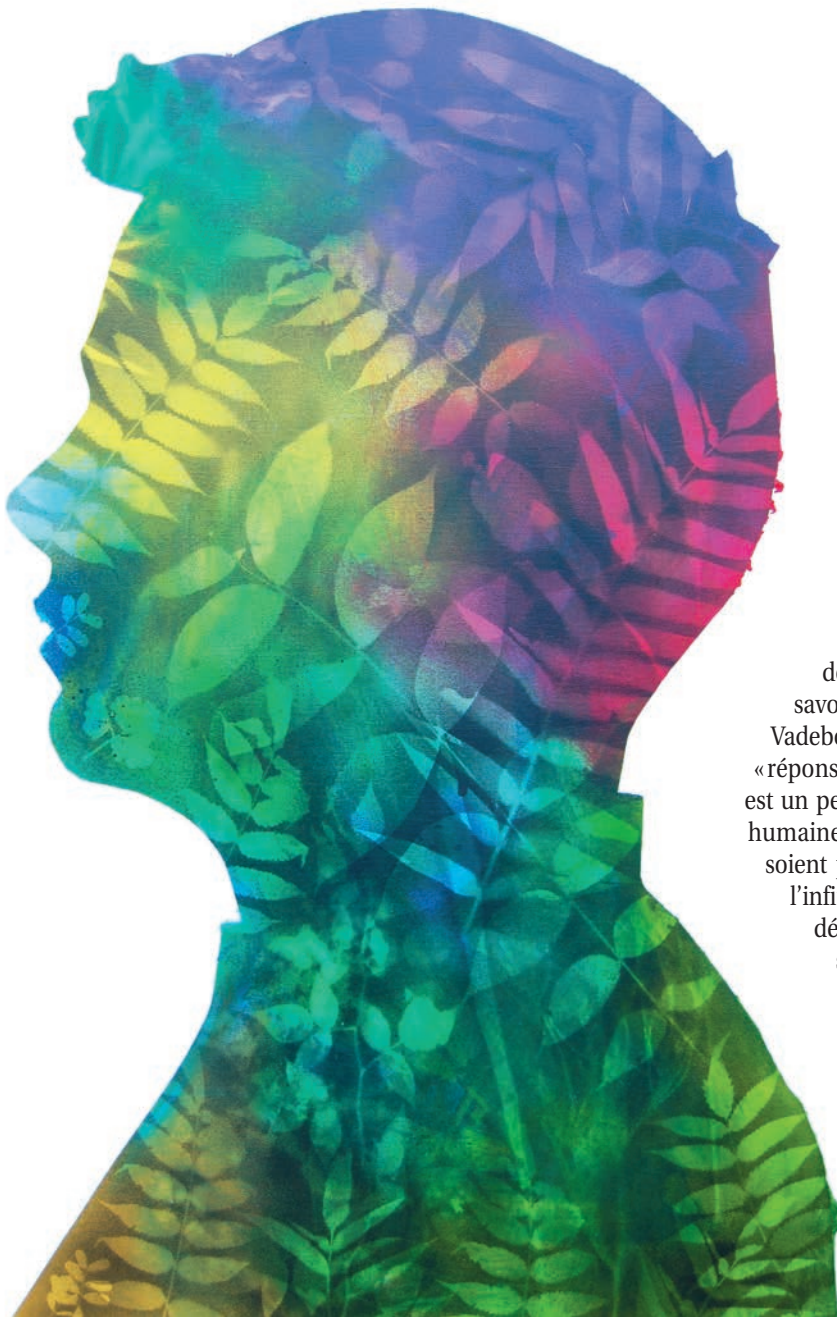
La source de tout mal, c'est de rompre cette «relation à l'infini qui n'est pas un savoir mais un Désir, qui est comme une pensée qui pense plus qu'elle ne pense, ou plus que ce qu'elle pense» (Emmanuel Lévinas, *Éthique et Infini*, 1982).

Si les grands mots nous effraient, c'est parce qu'ils nous obligent, comme la conscience, à enjamber l'abîme, à nous dépasser. Si les grands mots sont souvent cause de grands maux, c'est précisément que la peur les réduit ou nous en détourne: «Quand on veut vivre, il faut croire au sens cohérent de toute chose et de tous les instants, à la durée éternelle de la vie prise comme un tout, à ce qui est le plus proche et à ce qui est le plus lointain» (G. Janouch, *op. cit.*).

S'OUVRIR À L'INFINI

Hier Auschwitz, Guernica, Hiroshima. Aujourd'hui Gaza, Irak, Syrie. Le monde sombre de ne pouvoir s'élever au-dessus des contraires; le monde ne peut que vouloir sa fin dès qu'il se détourne de l'infini. Oui aux institutions et aux principes (l'ONU, l'Unesco, la Déclaration universelle des droits de l'homme, la Charte de la Terre, etc.) qui nous servent de parapet et, au mieux, retardent la chute, mais il est évident que cela ne suffit pas: que vaut une signature, une parole donnée quand on croit qu'il faut choisir entre soi et le monde? L'abîme entre les hommes ne peut être surmonté ni par les religions ni par les lois, mais par le recours à l'infini, par une pensée qui voit dans tout ce qui est le mouve-

La paix, c'est apprendre à vivre en désaccord, c'est la rencontre des parties en dehors d'elles-mêmes dans l'intuition du tout.



comme des rats enfermés dans une cage. Peut-on vivre sans la foi, en l'absence du sens que donne la foi? À cette question que posent tous ses films, le cinéaste Bernard Émond répond «qu'on peut trouver des raisons de vivre dans des valeurs humaines», dont celle qu'il place au-dessus de tout, à savoir «qu'il faut servir». Mais pour Pierre Vadeboncoeur, qui a vu les films d'Émond, cette «réponse agnostique, humaniste, raisonnable» est un peu courte; il ne croit pas «que les valeurs humaines sont suffisantes» ou plutôt qu'elles soient possibles sans la foi: «La foi pointe vers l'infini, écrit-il à son ami, vers ce qui nous dépasse absolument. L'être, Dieu peut-être, selon le nom consacré. Il y a de l'amour dans le geste de se tourner vers ce que j'appelle l'infini. Et un appel. Cela relève de l'ordre de la grâce» (cité par Bernard Émond, *Il y a trop d'images*, 2011).

Cette idée de la grâce traverse tous les écrits de Vadeboncoeur. Ne peut faire le Bien que celui qui l'a reçu: «Je pense qu'il faut faire un acte de foi sur le Bien, on suppose celui-ci, on le pose et il apparaît» (*L'humanité improvisée*, 2000).

Éric Godin, *Le fils*,
techniques mixtes sur
toile, 91,4 x 122 cm

ment de ce qui ne pourrait être sans tout ce qui a été et sera, qui voit en nous-mêmes et dans le monde l'œuvre commune à laquelle collaborent toutes les formes de vie, la vie pour laquelle se sacrifie tout ce qui vit. «Oh! l'entendement humain est infini, mais quand il touche à l'infini, il rebondit en arrière... il devient sans connaissance... et alors arrive la dévastation de la mort, la grande marée, le fracas des armes, les ruisseaux de sang honteusement répandus [...] La vision commune de l'infini est la base de toute compréhension mutuelle et sans elle, même la communication la plus simple est impossible...», écrivait Hermann Broch, dans *La mort de Virgile* (1955).

Bernanos ne disait rien d'autre quand il affirmait que les guerres arrivaient lorsque le monde manquait de saints, que sans la reconnaissance des lointains où s'enracine et se déploie l'aventure humaine, les hommes s'entretuent

sée, 2000). S'il y a de l'amour dans le geste de se tourner vers l'infini, c'est que l'amour retourne à sa source: «L'amour partage avec l'art la particularité de ne pouvoir absolument pas comprendre, comme lui, il connaît, depuis une source plus lointaine et impossible à remonter» (*L'absence*, 1985). Qu'il faille servir, «qu'il n'y a pas d'autre devoir que le devoir terrestre de secourir» (Broch, *op. cit.*), que cela soit la réponse non seulement à la misère humaine mais à l'énigme de notre propre existence, cela devrait aller de soi. Mais alors pourquoi dérogeons-nous le plus souvent à ce mouvement «naturel»? Comment perd-t-on la foi qui nous fait aimer, créer et servir plutôt que détruire? Voici la réponse de Simone Weil: «Le poète produit le beau par l'attention fixée sur du réel. De même l'acte d'amour. Savoir que cet homme, qui a faim et soif, existe vraiment autant que moi – cela suffit, le reste suit de lui-même. Les valeurs



Éric Godin, *Ensemble N°2*, acrylique sur toile et montage numérique, 61 x 91,4 cm

authentiques et pures de vrai, de beau, et de bien dans l'activité d'un être humain se produisent par un seul et même acte, une certaine application à l'objet, de la plénitude d'attention» (*La pesanteur et la grâce*, 1947).

Autrement dit, ce qui nous empêche d'être plus grand que nous, c'est la rupture avec le monde sensible, l'incapacité d'en percevoir la grandeur dont nous participons et à laquelle nous participons. L'infini manque à la pensée quand la pensée s'abstrait du fini. Au fond, quand Vadeboncoeur dit à Émond « Vous et moi, je pense, allons plus loin que ça », il le renvoie à son expérience de cinéaste, tant il est vrai que nous sommes souvent rendus plus loin que ce que nous pensons ou disons. Émond, qui affirmait la « nécessité de la transcendance, fût-ce d'une transcendance sans Dieu, bricolée avec des valeurs humanistes », reconnaît que son film *La Donation* est « traversé, habité par ce que Pierre Vadeboncoeur aurait appelé une Présence. Elle est dans la lumière du matin, dans les silences, dans les chemins de campagne déserts, dans la rivière sauvage, dans

les pains que défourne le boulanger, dans cette sonate de Beethoven qu'il écoute, dans l'église de Normétal et dans son curé qui doute » (Émond, *op. cit.*). Bref, l'infini est dans le fini, l'invisible dans le visible comme l'eau dans la rivière et l'arbre dans ses feuilles. Qu'importe ce qu'on voit en premier, pourvu qu'on voie!

LE DEVOIR DE RENDRE

Ce dialogue sur les vérités apparemment contraires de la transcendance et des valeurs humaines, Émond le reprend avec Vassili Grossman qui, dans son roman *Vie et destin* (1980), met en scène un personnage de non-croyant. Dans le contexte tragique des camps d'extermination nazis, c'est lui qui « paradoxalement fait preuve d'espérance » en posant des gestes de bonté, « une petite bonté sans idéologie, écrit Grossman, une bonté sans pensée, la bonté des

L'islam, une contribution à l'humanisme

LEÏLA BENHADJOUJIA

Très loin de l'esprit de l'islam du VII^e siècle et subjugué par la géopolitique contemporaine, le fait islamique est aujourd'hui régulièrement instrumentalisé, souvent contre les musulmans eux-mêmes. Il l'est tantôt par des mouvements fondamentalistes, tantôt par les puissances impérialistes cherchant à justifier des dictatures, des violations de la dignité humaine, le pillage des ressources naturelles et des interventions militaires (Afghanistan, Lybie, Irak, Mali, etc.). Il est donc essentiel d'interroger la place et la valeur de l'existence humaine dans l'islam, au-delà des lectures idéologiques.

Il y a en effet en islam une richesse humaniste qui s'oppose à l'orthodoxie religieuse et qui contredit les postulats du « choc des civilisations » tel que soutenu notamment par le politologue Samuel Huntington. L'islamologue et anthropologue algérien Mohammed Arkoun distingue en ce sens le fait *coranique* du fait *islamique* (qui comprend notamment l'étatisation de l'islam). Il souligne que le « discours coranique laisse ces options [humanistes] ouvertes en raison de sa structure mythique comme les autres discours fondateurs, tandis que les constructions théologiques et juridiques qui définissent des islams orthodoxes, limitent les expansions humanistes de la pensée¹. »

hommes hors du bien religieux et social». Cette petite bonté plaît, bien sûr, à Émond l'agnostique, qui oppose à tous les grands mots la *common decency* de George Orwell. Mais le chrétien Émond n'en demeure pas moins fidèle à la lettre et à l'esprit de Vadeboncoeur : «J'aime à penser que la petite bonté pourrait être une sorte de réponse à ce mystère. Il y a le monde et nous sommes là : peut-être sommes-nous redevables d'une sorte de grande bonté, d'une bonté incomparable, sans nom, inconnaissable. Peut-être n'y a-t-il pas de Donateur, mais enfin il y a un donné, l'univers, et nous sommes là pour recevoir, et nous en sommes redevables, ce qui implique le devoir de rendre inscrit dans toutes les cultures¹.»

Cela me rappelle ce que Henry Miller, sur son lit de mort, répond au journaliste qui lui demande s'il croit en Dieu : «J'accuse le Créateur, s'il existe, d'avoir fait le monde tel qu'il

1. B. Émond, «La petite bonté», *Relations*, n° 769, décembre 2013.

Le champ de la pensée humaniste en islam est trop vaste pour être exposé en quelques lignes, mais deux idées sont à souligner qui permettent aux musulmans de penser, à partir du corpus religieux, un vivre-ensemble égalitaire avec l'Autre non-musulman. Il s'agit, d'une part, de la responsabilité des musulmans et des musulmans face à toute la création divine et, d'autre part, de l'injonction à l'égalité qu'induit l'incomplétude inhérente à la condition humaine.

L'humanisme en islam se distingue de l'humanisme occidental dans la mesure où ce n'est pas l'Homme qui est au centre, mais tous les êtres vivants. La particularité de l'être humain réside toutefois dans son rôle et sa responsabilité face à la création. Il garde, certes, certains privilèges auprès de Dieu, notamment la raison. Toutefois, ces privilèges ne sont pas un gage de supériorité face aux autres vivants : ils s'accompagnent d'une forte responsabilité dans un esprit égalitaire².

L'égalité de tous est une préoccupation constante dans l'islam et, à ce sujet, le prophète Mohammed disait : «Les gens sont égaux comme les dents d'un peigne.» Cette égalité va au-delà de la *Umma*, la communauté des croyants ; elle concerne tous les êtres humains et vivants. Autrement dit, l'humanisme musulman n'est pas anthropocentrique, il inscrit l'être humain dans un tout, dans un univers où l'hu-

1. M. Arkoun, *Humanisme et islam : combat et propositions*, Éditions Barzakh, Alger, 2007, p. 43.

2. Pour comprendre cette responsabilité, il est opportun de souligner la distinction qu'établit le penseur syrien Mohammed Shahrour entre *el insaan* («l'individualité») et *el bachar* («être humain»), notamment dans son ouvrage *Le Livre et le Coran : Une lecture contemporaine*, 1990.

est. Je ne sais pas si le Créateur existe, je le saurai bientôt. Je suis d'avis qu'il n'y a pas un Créateur mais quelque chose qui correspond au mot Création. C'est formulé bien pauvrement, mais je ne peux faire mieux. Personne n'a pu donner, à ma connaissance, une image plus claire de la Création. S'agit-il d'un Qui, d'un Quoi, d'un Comment? Mais pour tout ce qui est arrivé de meilleur dans ma vie, et j'ai vraiment profité de la vie, je remercie ce Quiconque, je dois le remercier du temps passé ici-bas, ce fut merveilleux, mais je pense que j'ai largement contribué à le rendre merveilleux.»

Accuser et remercier quelqu'un ou quelque chose, dont on ne sait pas s'il existe, d'avoir créé un monde horrible et merveilleux auquel nous avons contribué... J'aime imaginer la rencontre silencieuse et improbable de Vadeboncoeur et Miller, sous le regard attentif d'Émond. ●

manité cohabite en toute égalité avec la faune, la flore et les composantes de l'univers.

S'agissant par ailleurs de la communauté humaine, plusieurs versets coraniques et hadiths rappellent son origine commune et prônent l'égalité de tous, au-delà des distinctions raciales ou ethniques : «Vous venez tous d'Adam et Adam est de poussière : un Arabe n'a aucun mérite sur un non-Arabe, de même un non-Arabe n'a de mérite sur un Arabe, ni un homme blanc sur un homme noir, ni un homme noir sur un homme de peau rouge, que par la piété. Le plus méritant auprès de Dieu est le plus pieux.» La piété – *el takwa* en arabe –, est ici à comprendre non pas dans le sens conservateur d'une dévotion religieuse. Il s'agit d'une conscience de la nécessité d'adopter un comportement éthique vis-à-vis de soi et des autres. De plus, dans ce hadith, il n'y a pas d'allusion à la religion ou à la confession du plus pieux : il n'est pas dit que c'est le plus «musulman» qui est le plus méritant, mais plutôt celui qui a le souci et la conscience de la justice et du bien.

Le rapport égalitaire des musulmans et des musulmans avec l'Autre non-musulman doit se faire dans l'humilité de l'ignorance humaine. Le Coran rappelle que Dieu est le seul à tout savoir, à pouvoir lire dans les cœurs et à pouvoir juger les humains. Le musulman, même s'il est sommé de faire le bien (*el kheir*), ne doit pas aspirer à quelque qualité divine ni à se poser comme juge. Il ne peut prétendre à une hiérarchisation des croyances et des religions. En ce sens, les musulmans sont dans l'obligation de respecter la religion et les croyances des autres. C'est dans le sens d'un plaidoyer pour la tolérance et le respect de la différence qu'il faut lire le verset «À vous votre religion, et à moi ma religion».

L'auteure est doctorante en sociologie